

## N<sup>o</sup>. I—ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

### ART. I. — Grammaire française.

**Pédagogie.**—C'est à l'essentiel que se réduit la théorie grammaticale, dans ces classes : *étude élémentaire* des noms, de l'article, des adjectifs, des pronoms, des verbes, des prépositions et des conjonctions ;—puis : *étude des règles les plus importantes* de la syntaxe.

On ne sera que plus exigeant pour que ces connaissances indispensables deviennent familières aux enfants.

Et c'est parce que l'on compte sur ce progrès que, dans les classes du cours moyen et supérieur, on fortifie cet enseignement en le complétant par : une *étude plus développée* et plus approfondie de la syntaxe du nom, de l'adjectif, etc.

Il reste entendu que les règles seront enseignées **surtout par l'usage pratique**—au tableau noir et par écrit sur un cahier spécial—qu'elles seront constamment expliquées, grâce aux *exemples* fournis par le langage parlé ou écrit.

Sans doute, une grammaire n'en sera pas moins entre les mains des élèves—(nous conseillons : RAGON, Grammaire française : Cours moyen) ; mais on ne fera apprendre par cœur, et après explication au tableau, que les définitions les plus simples, les conjugaisons, les règles principales : pas de minuties ni de surcharge ! L'on s'assurera toujours, par des interrogations, que les élèves ont compris ce qu'ils récitent et qu'ils sont capables à leur tour de produire des exemples.

Évitons l'*abus* des analyses grammaticales, de ces longs et fastidieux devoirs qui n'imposent à l'esprit aucun travail réel ; et l'on réduira toujours l'analyse logique à son cadre le plus simple.

Les enfants, dont la mémoire retient tout, débitent aisément les termes qu'on leur a appris ; mais ils ne voient que difficilement la liaison des idées. L'exercice continu les fatigue sans utilité ; et, pour peu qu'il se prolonge, les ennuie. Or l'ennui est ce que les enfants pardonnent le moins—avec raison d'ailleurs—car c'est le plus mortel ennemi de toute formation intellectuelle.

### I. — L'Ange et l'enfant.

1.

Un ange au radieux visage,  
Penché sur le bord d'un berceau,  
Semblait contempler son image  
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

2.

“ Charmant enfant qui me ressemble,”  
Disait-il, “oh ! viens avec moi ;  
Viens, nous seront heureux ensemble :  
La terre est indigne de toi.

3.

Là, jamais entière allégresse,  
L'âme y souffre de ses plaisirs.  
Les cris de joie ont leur tristesse,  
Et les voluptés leurs soupirs.

4.

La crainte est de toutes les fêtes :  
Jamais un jour calme et serein,  
Du choc ténébreux des tempêtes  
N'a garanti le lendemain

5.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes  
Viendraient troubler ce front si pur !  
Et par l'amertume des larmes  
Se terniraient ces yeux d'azur !

6.

Non, non, dans les champs de l'espace  
Avec moi tu vas t'envoler :  
La Providence te fait grâce  
Des jours que tu devais couler.

7.

Que personne dans ta demeure  
N'obscurcisse ses vêtements,  
Qu'on accueille ta dernière heure  
Ainsi que tes premiers moments.

8.

Que les fronts y soient sans nuages,  
Que rien ne révèle un tombeau ;  
Quand on est pur comme à ton âge,  
Le dernier jour est le plus beau."

9.

Et secouant ses blanches ailes,  
L'ange à ces mots a pris l'essor  
Vers les demeures éternelles...  
Pauvre mère, ... ton fils est mort !

## Explications.

1. Voilà, en poésie lyrique, une *romance religieuse*, ou une *élégie* tendre et mélancolique (Voir REVUE de 1904).

D'abord cherchez les **idées** dans chaque quatrain ou strophe, stoppe (expliquez ces mots, comme nous les avons définis en 1904). Soulignez donc au tableau : "ange... berceau... image... ruisseau"; et ainsi pour les trois premiers groupes de vers.

Il faut couper cette poésie, pour l'explication, en trois leçons, puisqu'ils y a neuf quatrains.

Après l'invention des idées, passez à l'étude ou explication des **mots**, mais légèrement en ne vous arrêtant qu'aux plus rares : "radieux... contempler... onde..." — Puis, montrez l'association des mots ou les **locutions** reçues par l'usage : "Penché sur le bord de... charmant enfant... être heureux ensemble..."

Prenez alors les **phrases**, en mettant les vers en prose, concise et claire; pas plus de mots. Distinguez brièvement la *comparaison* "comme l'onde...", l'*inversion* : "penché sur..."; l'*ellipse* ou suppression de mots : "Là, jamais entière allégresse...", l'*exclamation* : "Oh! viens avec moi..."

Vous pourrez encore attirer l'attention sur les "virgules, les points virgules, les deux points, le point, les guillemets."

Si vous voulez dire un mot sur les rimes, sur leur croisement, leur nature, voyez la REVUE, 1904.

Il est évident que ces vers seront ainsi appris facilement et récités le lendemain, par toutes les élèves. Et alors, faites-les *déclamer*: excellent exercice d'articulation et de mise en scène devant la classe entière.

## II. — Les aliments.

Nul ne peut vivre sans aliments. Si vous restiez plusieurs jours privés de nourriture, vous mourriez certainement de faim.

C'est pourquoi le proverbe dit : "Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger"; et, j'ajouterais que nous ne devons jamais manger avec excès.

Le pain, la viande, le poisson, les légumes et les fruits composent notre nourriture ordinaire, et ces dons variés viennent de la munificence du Créateur.

Dieu, toujours prodigue dans sa bonté, nous donne aussi le bœuf, le veau, le mouton, et le porc; ces différents animaux nous fournissent une chair excellente.

Les arbres produisent plusieurs espèces de fruits dont les principaux sont la pomme, la prune, la pêche et l'orange. La vigne se couvre de raisins. La terre végétale nous fournit encore, chaque année, la pomme de terre et les légumes. Nos champs se couvrent aussi d'une riche moisson; ce sont les épis variés du blé, du blé-

d'Inde, de l'orge de l'avoine, du seigle, dont le grain a été semé en son temps.

Il existe en Chine et dans les autres pays de l'Extrême Orient, un arbrisseau précieux dont la feuille fournit le thé. Le fruit d'un autre arbrisseau nous donne également le café.

Avant chaque repas, n'oublions pas de prier Dieu qu'il daigne bénir la nourriture que nous allons prendre ; et le repas achevé, remercions un si bon Père pour sa grande libéralité à notre égard.

### Réflexions.

**Pédagogie**—La lecture, dans les classes élémentaires, a la même importance que l'explication dans les autres ; elle doit occuper, sans conteste, le premier rang. D'instinct, les enfants lisent trop vite, sans poser leur voix, ici, en serrant les dents, là, en bredouillant sans allonger les lèvres.

On s'accoutume à ce train, et le mauvais pli est pris pour longtemps, sinon pour toujours. Au sortir des basses classes, un élève devrait *savoir bien lire*, d'une voix claire, avec une articulation nette.

Il en sera lui-même heureux, il fera plaisir aux condisciples qui l'entendront, la classe sera animée, intéressante, tous seront plus aptes à bien comprendre les mots qui auront été bien prononcés, les phrases qui auront été franchement articulées.

Mais le Maître doit les y aider par quelques explications—au tableau toujours—explications sobres, exactes et précises. Avec les enfants surtout il faut redouter les phrases vagues : leur donner des notions imparfaites, ce serait fâcheux en soi ; mais la faute bien grave par ses conséquences serait de les accoutumer à se contenter d'à peu près.

## ART. II. — LECTURE PRATIQUE.

(Exemples.)

### A.—Prière.

(*Très lentement, à voix basse, avec une tristesse pieuse, profonde.*)

Dans le cimetière aux murs blancs, — où ne repose encor personne, — ont poussé des blés opulents, et, pour le pauvre on y moissonne. (*Repos assez long.*)

**Seigneur**, — quelque jour dans ces murs, on moissonnera pour vos granges : — **Nos morts seront les épis murs**, — "les moissonneurs" seront vos anges. (*Arrêt assez long.*)

Venus de votre ciel d'azur, ils feront la récolte humaine, — gardant pour vous le froment pur — *et jetant la stérile graine...* — Dans le cimetière aux murs blancs, — faites, — quand je serai sous l'herbe, — qu'un de vos anges *consolants* — me trouve **assez mûr** pour sa gerbe !

BLANCHEMAIN.

## B.—Le livre de la vie

(Lentement, avec mélancolie, regret.)

Le livre de la vie est le livre **suprême** — qu'on ne peut ni fermer — ni rouvrir à son choix. (*Repos.*)

Le passage attachant ne se lit pas deux fois, — mais le feuillet *fatal* se tourne de lui-même. (*Repos.*)

On voudrait revenir à la page où l'on **aime** — et la page où l'on **meurt** est déjà sous nos doigts.

LAMARTINE.

## C.—De l'insdiscrétion.

(Avec finesse, d'un petit air souriant et narquois.)

Quand vous méditez un **projet**, — ne publiez point votre affaire. (*Arrêt. Il faut secouer un peu la tête.*)

On se repent toujours d'un langage indiscret, — et presque **jamais** du mystère. (*Repos.*)

Le causeur — dit tout ce qu'il sait ; — l'étourdi, — ce qu'il ne sait *guère* — les jeunes, — ce qu'ils font ; — les vieux, — ce qu'ils ont faits, — et les **sots**, ce qu'ils pensent faire.

PANARD.

## D.—La renoncule et l'œillet

(Ce quatrain charmant doit être dit d'une manière fine, calme et douce, avec la bonté d'un père parlant à ses enfants.)

La renoncule — un jour — dans un bouquet — avec l'œillet se trouva réunie. — “Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet. (*Repos.*)

*On ne peut que gagner en bonne compagnie.*

BÉRENGER.

## E.—Le coq et la perle.

(D'un ton badin, mais en ménageant bien le trait final de chaque strophe.)

Un jour, — un coq détourna *une perle* — qu'il donna au beau premier lapidaire. (*Repos.*)

“Je la crois *fine*, dit-il, — mais, le **moindre grain de mil** ferait bien mieux mon affaire.”

Un ignorant — *hérita d'un manuscrit*, qu'il porta chez son voisin le libraire. (*Repos.*)

“Je crois, dit-il, qu'il est bon ; — mais — le **moindre ducaton** ferait bien mieux mon affaire.”

LA FONTAINE.

**Conseils.**—Faites reconstruire les vers avec leurs rimes, dans toutes ces pièces de poésie.

Assurez-vous que les enfants entendent bien tous les mots, les idées qu'ils

cachent, l'enchaînement des pensées<sup>4</sup> les termes d'images ou ceux de sentiments. Il est évident que ces morceaux pourront servir aux séances publiques.

Que ces textes servent de théories pour établir des règles de "grammaire française," pour faire un recueil de sujets, d'attributs, de verbes réguliers ou non. .

### ART. III. — COMPOSITIONS.

#### A.—Mon chien.

César, mon chien, est un de mes meilleurs amis. Que de joie il manifeste, quand je reviens de classe ! Puis, pendant les vacances, nous ne nous quittons guère.

Il a un beau *pelage* roux, de grands yeux doux ; son *regard*, qui m'effrayait jadis, se fait tendre, surtout lorsqu'il se porte sur moi.

César est né à la maison ; il a été *dressé* de bonne heure pour la *chasse* et je suis très fier de ses talents. Il semble connaître les *heures* ; il sait très bien le moment où papa doit rentrer ; il semble aussi guetter mon retour, et il témoigne son affection par les plus folles gambades.

La nuit, il *garde* très bien la maison. Au moindre bruit, il dresse l'oreille, donne l'éveil ; il sait alors donner à sa voix les intonations les plus terribles.

César a même des talents de *société*. Il tend la patte très poliment et il ne happe le morceau de sucre qu'au moment précis où on le lui permet par un signal convenu.

Voilà quelques unes des qualités qui me font chérir mon fidèle ami.

L. W.

#### B.—Un bon livre.

**Plan.**—Qu'est-ce qu'un bon livre ? Pourquoi faut-il le choisir avec prudence ? La lecture est-elle nécessaire ?

L'on a souvent dit qu'un bon livre est le meilleur des amis. De vrai, il aide à nous distraire, donne de bons conseils, enseigne d'excellentes leçons. Dans le chagrin, il console discrètement et fait couler les heures avec adoucissement. Il est donc fort regrettable que des paresseux ne prennent un livre que pour le tacher, le froisser, le déchirer : soupçonner-ils le plaisir délicat qu'il pourrait leur procurer ?

Mais aussi, qu'un mauvais livre est un ami dangereux ! et qu'il est nécessaire de bien choisir, si l'on veut faire une lecture !

Un enfant chrétien ne saurait, d'abord, rien lire que n'autorisent auparavant ses parents ou ses Maîtres. N'a-t-il pas vu le triste spectacle d'enfants absorbant un poison, arsénic ou vitriol, qu'ils jugeaient agréable au goût ? Hélas ! que d'horribles souffrances et quelle fin prématurée ! S'ils eussent interrogé leur mère, le malheur était

conjuré. Il en est ainsi des méchants livres, poisons délétères et souvent mortel pour l'âme.

Et quand un bon livre plaît et délasse, il faut encore savoir se limiter dans le plaisir : car avant le plaisir, le devoir et la conscience.

Lisez, mais lisez bien et peu : c'est l'art de s'instruire et de se former l'esprit, la mémoire, le cœur, la vie entière.

## NO II.—HISTOIRE DU CANADA.

### XI. — Leçon.

**Paix de soixante ans avec les sauvages. — Vaudreuil gouverneur.— Expédition dans la Nouvelle-Angleterre et à Terre-neuve. — Invasion du Canada. — Massacre des Renards. — Traité d'Utrecht (1713).**

#### 1.—Paix de soixante ans avec les sauvages.

M. de Callières succéda à Frontenac en 1698. Tout le monde s'accordait à reconnaître, chez le nouveau gouverneur, beaucoup de droiture, de fermeté, une grande expérience. Cette expérience, il l'avait acquise dans ses nombreuses expéditions contre les Iroquois, et dans le gouvernement de Montréal, ayant occupé ce poste périlleux après Perrot.

L'évènement le plus remarquable de son administration fut le grand traité de paix de 1701. L'année précédente, le gouverneur, grâce à sa diplomatie, avait amené les Iroquois à cesser leurs hostilités contre les Français. Il s'agissait de ratifier ce traité. Callières convoqua dans ce but, à Montréal même, les représentants de toutes les tribus sauvages. Plus de 1,200 délégués répondirent à cette invitation.

Plusieurs jours se passèrent en réjouissances, en festins, auxquels prirent part le gouverneur et ses principaux officiers ; on y prononça force discours dans les différentes langues sauvages, on y échangea des colliers de "wampun," on y fuma le calumet de paix. Un *Te Deum* solennel termina cette grande et unique réunion qui eut les plus heureux résultats pour la colonie : cessation complète des hostilités, échange des prisonniers, paix de soixante ans.

#### 2.—Vaudreuil gouverneur.

Peu d'administrations ont été aussi fructueuses pour le Canada que celle du marquis de Vaudreuil (1703-1725). Le roi avait d'abord hésité à le nommer gouverneur parce que sa femme, Mlle de Soulanges, était du pays.

Doux et sage, tout en étant ferme, Vaudreuil commence par faire cesser les jalousies et les querelles qui ont trop souvent divisé les principaux officiers, et fait un tort incalculable à la colonie. Les finances sont dans le plus grand désarroi; le gouverneur en réforme l'administration. Il s'occupe de l'instruction des enfants, établit des écoles où le besoin s'en fait sentir. L'agriculture et le commerce reçoivent tout l'encouragement qu'il peut leur accorder. Ses hautes vertus militaires, son expérience, la noblesse de son caractère jointe à la plus grande affabilité lui donnent un ascendant qu'ont possédé peu de nos gouvernerus.

### 3.—Expédition dans la Nouvelle-Angleterre et à Terre-neuve.

A peine nommé gouverneur, Vaudreuil lança une expédition contre la Nouvelle-Angleterre. Le capitaine Beaubassin, à la tête de guerriers abénaquis et de quelques Français, mit à feu et à sang tout le pays entre Casco et Wells. Divisés par bandes, ses hommes assaillirent toutes les places fortifiées et toutes les habitations à la fois, n'épargnant ni les vieillards ni les femmes, ni les enfants. Les sauvages se rendirent coupables de cruautés regrettables.

Une armée de 350 hommes sous les ordres du brave Hertel de Rouville, tomba sur la bourgade de Deerfield (Connecticut) dans la dernière nuit de février 1704. On mit le feu à la bourgade, les habitants qui résistèrent furent tués; quant aux prisonniers, la plupart furent amenés au Canada.

L'année suivante, l'infatigable Rouville allait saccager Haverhill, village situé sur le Merrimac. Parmi les cent Canadiens qui l'accompagnaient se trouvaient deux jeunes officiers distingués, Hertel de Chambly et Verchères; ils restèrent sur le champ de bataille.

Ces succès étaient une compensation pour les désastres que les Français subirent sur mer cette même année. "La Seine," vaisseau portant une cargaison de 750,000 dollars, fut pris par les Anglais, après un combat opiniâtre de dix heures. Parmi les prisonniers se trouva Mgr de Saint-Valier. Conduit à Londres, il y demeura cinq ans.

Les Anglais de Terre-neuve reçurent le châtement qu'ils méritaient des mains de Subercase. Celui-ci s'empara de Saint-Jean, leur ville principale, la brûla, et promena le fer et le feu sur toute la côte. La petite armée se composait de 450 hommes.

Cinq ans plus tard, Saint-Ovide de Brouillan, lieutenant du roi à Plaisance, entreprend à ses frais une expédition contre les forts de Saint-Jean. Ces forts sont défendus par 900 hommes et cinquante canons. Après quinze jours de marche, dans la nuit du 1er janvier 1709, Saint-Ovide monte le premier à l'assaut, suivi d'une petite troupe de 169 Canadiens et sauvages. Le combat dure à peine une demi-heure; les 900 Anglais sont faits prisonniers.

Mais voici un fait d'armes plus extraordinaire. Une frégate

anglaise, portant trente canons et cent trente hommes, est à l'ancre dans la baie de la Trinité. Soixante-quinze Canadiens, montés dans des chaloupes l'abordent en plein jour, tuent une partie de l'équipage, font quantité de prisonniers et reviennent sur le vaisseau qu'ils ont pris.

#### 4.—Invasion du Canada.

En juillet 1711, une flotte formidable quittait le port de Boston pour aller attaquer Québec. Elle avait pour amiral Sir Hovenden Walker, et portait 12,000 hommes commandés par le général Hill. En même temps Francis Nicholson, à la tête de deux mille soldats, se préparait à tomber sur Montréal. Les Anglais avaient résolu de s'emparer de la Nouvelle-France.

La colonie n'était certainement pas en état de résister à une pareille invasion. Heureusement les circonstances nous favorisèrent singulièrement. A peine entrée dans le golfe, la flotte anglaise fut enveloppée d'une brume épaisse. Les pilotes tout-à-fait incompetents ne purent se reconnaître. Huit navires allèrent se briser sur les écueils de l'Île-aux-Œufs; quatre autres se perdirent également peu de temps après. Ces désastres, aussi bien que l'imprévoyance et l'arrogance de Walker et de Hill, jetèrent le mécontentement parmi leurs troupes qui avaient perdu confiance en eux. La flotte fut forcée de retourner à Boston, et Nicholson dut battre en retraite.

#### 5.—Massacre des Renards.

En 1700, Antoine de La Mothe-Cardillac, à la tête de cent Canadiens et accompagné de deux missionnaires, était allé fonder un établissement à Détroit (Michigan). Les Anglais avaient vu d'un mauvais œil cette fondation qui leur fermait l'entrée des grands lacs, et coupait toute communication avec les pays de l'ouest. Ils suscitèrent donc contre le nouvel établissement une tribu sauvage appelée Outagamis ou Renards. Cette tribu, aussi brave que cruelle, habitait au delà du lac Michigan. Nos alliés sauvages répondirent avec empressement à l'appel du commandant de Détroit et vinrent grossir sa petite troupe. La lutte s'engagea vive et longue. La victoire resta aux Français, et elle est complète. Plus de deux mille Renards sont massacrés, les autres sont trop heureux de déposer les armes.

#### 6.—Traité d'Utrecht.

Le traité d'Utrecht, signé en 1713, en présence de soixante-quinze ambassadeurs, mettait fin à la guerre entre la France et l'Angleterre, mais sacrifiait les intérêts français en Amérique. Il préparait de plus la perte du Canada. Louis XIV cédait à l'Angleterre Terre-Neuve, l'Acadie, la baie d'Hudson et le pays des Iroquois. La

France se réservait dans le golfe Saint-Laurent, le Cap-Breton, l'île du Prince-Edouard et quelques autres îles. Le monarque français sacrifiait nos plus belles colonies, afin d'acheter le trône d'Espagne pour sa famille.

#### Plan.

“ *Que savez-vous du marquis de Vaudreuil et de son influence au Canada ?* ”

**Début.**—Portrait physique et moral... choisir quelques traits sans trop insister. Transition : montrer la conséquence du caractère sur les actes publics.

**Milieu.**—Énumère les principaux faits de son administration :—contre les Iroquois,—le gouvernement de Montréal,—l'organisation de la colonie...

**Conclusion.**—Résultats heureux : religieux, sociaux, domestiques, politiques.

### No III.—ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

#### Pédagogie.—La première classe. (V. p. 12.)

L'on peut affirmer que la *discipline* n'existe pas *en soi* : elle est une *résultante* et dépend d'un certain nombre de conditions.

Le professeur *disciplinaire* par principe est exposé à deux dangers : ou bien il use très vite son autorité ; ou bien sa classe, uniquement subordonnée à l'ordre matériel, n'est pour les élèves d'aucun intérêt ni d'aucun profit.

Quatre conditions peuvent suffire à l'établissement et au maintien de la discipline :—1. *rareté et maintien des punitions* ; 2. *connaissance exacte des élèves* ; 3. *régularité des exercices en classe* ; 4. *préparation des matières par le professeur*.

1° **La rareté et le maintien des punitions.**—Chaque maison a son système de punitions ; chaque professeur disposera donc de sanctions variées.

a) Le meilleur genre de punitions c'est de “faire réparer” des devoirs mal soignés, des leçons mal sues, des explications non préparées.

L'élève surpris à ne pas suivre devra vous rapporter—par écrit—le mot à mot de toute l'*explication*, ou le corrigé du devoir, ou le résumé d'une appréciation.

b) Gardez-vous de menacer sans cesse, sans jamais exécuter : un ou deux *exemples* établiront votre autorité. Une fois donnée, la punition doit être maintenue.

c) Ne mettez pas un élève “à la porte de la classe,” sinon pour grave manquement à la tenue ou au respect.

(A suivre.)

#### ART. I. — Syntaxe grammaticale.

**Pédagogie** (V. p. 12, 13). — L'enseignement de la syntaxe et de la langue doit être

1.) **Concret et vivant.** Ainsi, peu de définitions, peu de for-

mules : et quand il y en a, qu'on les trouve de concert avec les élèves, et qu'on les mette au tableau ; puis dans un cahier à part.

Faites surtout observer l'usage de la conversation, des auteurs classiques. — Comment cela ?

a) En faisant voir — *au tableau* toujours—l'origine des termes, le pittoresque des expressions, des métaphores, des locutions reçues, la vivacité et la hardiesse des tours et des figures.

b) N'oubliez pas le sens des mots, leurs synonymes, les mots contraires ou qui s'opposent. — Nous avons donné des conseils et des exemples, en 1904, pages 7, 50, 94, 188.

c) Passez aux phrases, aux propositions, à l'analyse logique simple, précise, très nette.

N. B.—Des professeurs cherchent en ce moment à s'entendre sur la simplification des "propositions subordonnées." La lumière ne tardera pas à se faire, au grand profit des élèves et à la grande joie des Maîtres. Nous signalerons, plus tard, le résultat de leur entente.

d) En un mot, partout il faut l'observation attentive et curieuse, intelligente et sympathique de l'usage et des auteurs, substituée à la formule abstraite, au précepte morose et agaçant. Que ce ne soit pas toujours, du matin au soir, des années durant, des règles, des règles, des règles.

(A suivre.)

## I. — LES INNOCENTS.

1

Ce fut dans les champs de Rama  
Près de Bethléem la fleurie ;  
Du temps que tout l'enfer s'arma  
Pour perdre le Fils de Marie.

2

Sur les plus petits de Rama  
D'Hérode éclata la furie ;  
Sa rage contre eux s'alluma  
Et l'on en fit grande tuerie.

Dans les chaumières de Rama,  
Le soldat plein de barbarie,  
Courut, égorgé, blasphéma,  
Jetant les corps à la voirie.

4

Or, une mère, de Rama,  
Recueillit, l'âme endolorie,  
Son benjamin qu'on assomma,  
En cette indigne boucherie.

## 5

Mais l'enfant martyr de Rama,  
 Aux bras de sa mère chérie,  
 Dieu le voulant, se ranima  
 Et dit : " Que ton front me sourie ;

## 6

Je vis dans un autre Rama,  
 Au ciel bleu qu'on voit quand on prie,  
 Que Dieu pour nous de fleurs sema,  
 Comme il en sème la prairie.

## 7

De vos pleurs que, dans tout Rama,  
 La source, ô mère, soit tarie,  
 Aimez Jésus qui vous aime !...  
 Adieu !... Ma blessure est guérie !"

## 8

Pour le ciel bleu quittant Rama,  
 L'enfant cessa sa causerie ;  
 Sa douce lèvre se ferma,  
 En murmurant : " Jésus, Marie !"...

*Récits et légendes, II.*

V. DELAPORTE.

### Explications.

Voilà une sorte de "vilanelle" ou de "rondeau," roulant sur deux rimes identiques : c'est un tour de force et... d'esprit.

Il est évident que le poète y laisse entrer un air d'ancienneté, de simplicité naïve, de candeur un peu triste.

Ce morceau peu donner lieu à des exercices de lecture, de déclamation, d'analyse des idées, d'une traduction en prose.

### II. — La fenêtre de la Morte.

## 1.

C'était là-bas : cette croisée,  
 La dernière au soleil levant ;  
 Où la clématite Brisée  
 Pend sur le mur et flotte au vent ;

## 2.

A quatre pas du sanctuaire  
 De mousse et de lierre voilé ;  
 Ce fut sa chambre mortuaire,  
 L'ange de là s'est envolée.

3.

Ces glaïeuls aux rouges corbeilles  
Reposaient son regard tremblant ;  
Et ces grands lis blancs pleins d'abeilles  
Servaient de cadre à son front blanc.

4.

Le soir sous la persienne verte,  
Dans son vieux fauteuil aux clous d'or,  
L'enfant, à la fenêtre ouverte,  
Tâchait de nous sourire encor.

5.

Dans le jardin, aux jours sans brise,  
On roulait dehors son fauteuil...  
Mais depuis que Dieu l'a reprise,  
Voyez, le jardin est en deuil.

6.

Depuis que la pauvre petite  
A penché là son front mourant,  
Le vent penche la clématite  
Ou la déchire en murmurant.

7.

Les glaïeuls ont voulu renaître,  
L'enfant ne leur a plus souri ;  
Il se faitient, sous la fenêtre  
Et les roses n'ont point fleuri.

*Récits et légendes, II.*

V. DELAPORTE.

### Réflexions.

Charmante et douce *élégie* !... Ces sept quatrains de huit syllabes traduisent bien la tristesse et la douleur. La poésie est d'une grâce et d'une aisance merveilleuse : c'est un rien qu'une "fenêtre" ; et cependant avec quel art et avec quelles nuances l'auteur a su traiter un si mince sujet !

Recueillez les *idées*, les *sentiments*, les *images* ; retrouvez leur ordonnance et leur enchaînement, stance par stance, et vous verrez comment le poète invente par l'observation et par la réflexion.

Remontez à l'origine des mots, des tours si simples et si naturels ; regardez bien les propositions et leur place : il vous sera facile ensuite de bien savoir par cœur des vers ainsi compris.

## III. — L'Homme.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui : l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir.

Travaillons donc à bien penser : voile le principe de la morale.  
*Pensées*, I, 4.

## Eclaircissements.

PASCAL.

1. Au début, Pascal nous saisit par une image sensible, qui rend bien la faiblesse de l'homme. — Le roseau est encore trop résistant à son gré : l'homme est un roseau... "le plus faible de la nature." — Toute la pensée est dans ces deux mots : "roseau, pensant." Le reste n'est plus que le développement de l'antithèse : la faiblesse du roseau, la puissance de la pensée.

Pascal aime ces formes tranchantes : *Il ne faut pas* ; puis il redouble l'idée en associant *entier à univers*. — *S'arme* : l'univers est personnifié comme animé de sentiments hostiles à l'homme — *suffit* s'oppose à *s'arme* et à l'expression énergique *tuer*.

*Quand l'univers l'écraserait* : par un contraste violent, Pascal va montrer l'homme grand, bien que chétif, — *être noble*, c'est appartenir à une classe privilégiée.

*Ce qui le tue*. Remarquez le dédain de l'auteur pour les "choses," quand il a "l'esprit" à mettre en regard.

*L'univers n'en sait rien*. Ainsi, l'esprit se connaît, mais il connaît aussi et juge l'univers. La force aveugle, inconsciente des choses, reste terrible ; mais elle n'a rien de *noble*, parce qu'elle ignore même son avantage.

*Notre dignité*, ce qui fait de nous des être nobles, privilégiés — *relever de* : se rattacher à. — *espace et durée* sont quasi infinis autour de nous, et comment les remplir ?

## IV. — Justice divine, justice humaine.

Aux deux coins de cet échafaud les deux justices sont en présence, la justice humaine et la justice divine.

L'une, implacable et appuyée sur un glaive, est accompagnée du désespoir. L'autre, tenant un voile trempé de pleurs, se montre entre la pitié et l'espérance.

L'une a pour ministre un homme de sang ; l'autre, un homme de paix. L'une condamne, l'autre absout.

Innocente ou coupable, la première dit à la victime : Meurs ! La seconde lui crie : Fils de l'innocence ou du repentir, montez au ciel !

CHATEAUBRIAND.

### Analyse.

1. Cet extrait est un "portrait moral" de la double justice, sous forme de *parallèle*.

L'auteur ne décrit point une exécution, mais il a dessein d'opposer deux choses abstraites : il les oppose physiquement pour frapper les yeux et atteindre ainsi l'esprit. Cette manière est la plus éloquente, et peu d'écrivains sont capables de l'employer avec un tel bonheur.

2. Au lieu de *deux coins* — l'échafaud en a quatre — il aurait mieux valu mettre "d'un côté... de l'autre," ou bien "de chaque côté."

Il personnifie les deux "justices," en ayant recours à des images " glaives," " voile," et aux attributs " désespoir." — " piété, espérance " : c'est superbe et concis.

Le bourreau ! non ; l'homme de sang ; le prêtre ! non ; l'homme de paix ; chacun exerce un rôle respectif : " condamner, absoudre."

Puis, au milieu la victime, mise dans l'obligation d'entendre parler une dernière fois : Meurs ! à l'impératif singulier ; — Montes au ciel ! impératif pluriel et respectueux.

Quel art et quelle sensibilité doublée d'une imagination puissante !

## ART. II. — HISTOIRE D'ANGLETERRE.

**Pédagogie.**—(Voir pages 24 et 25.)

*Méthodes.*—1. Se contenter de dire aux élèves : " Vous lirez et apprendrez 8, 10, 15, 20 pages, à la suite, pour la prochaine leçon," c'est vraiment se moquer. Pauvre méthode, fastidieuse pour le Maître qui enseigne, pour les élèves qui oublient cette récitation en perroquet mal appris.

2. Il en est qui dictent un cours d'histoire, durant des heures, sans nulle explication orale. Comment prendre goût et trouver saveur à une leçon aussi impersonnelle ? Ce procédé toutefois force à retenir quelque chose,

3. Nous croyons qu'il vaut mieux réduire à un nombre *précis*, courts, bien sobres, substantiels les faits et les institutions. Rien n'empêchera de les mettre au tableau, vivement et sans langueur, tandis que l'élève écrit en même temps. De temps en temps, regardant tous la leçon mise au tableau, le professeur montre l'enchaînement et la raison des faits. Puis, en étude, l'élève lira son manuel, plus développé : mais ce qu'il doit savoir bien, c'est le *résumé précis* exposé en classe.

## II. Leçon (V. page 25).

## II. — Période du moyen âge.

N. B.—Depuis que le lien de la domination romaine avait été rompu — jusqu'à l'heure où Guillaume le Conquérant rattacha l'Angleterre à une domination continentale, l'île n'eut avec le reste de l'Europe que des relations très rares.

Son histoire, à cette époque, comprend *trois phases* distinctes :

1. **L'invasion danoise**, qui s'impose un instant par la force et la violence (978-1041) ;
2. **La conquête normande**, dirigée avec habileté, affermie par des lois autant par les armes (1066) ;
3. La lutte de l'**aristocratie féodale** contre la royauté et la constitution d'un gouvernement parlementaire (1154).

## A. — L'INVASION DANOISE.

1. **Avant l'invasion.** — *Egbert le Grand* (827), roi de Wessex, qui passe treize ans à la cour de Charlemagne (814), réunit l'Hep-tarchie anglo-saxonne en une seule monarchie : c'est lui qui donne à ce royaume le nom, si grand aujourd'hui, d'Angleterre.

Des invasions partielles de Danois réussissent à s'établir dans le nord : les fils d'Egbert luttent en vain, et l'un d'eux, *Ethelred* I périt dans une bataille.

2. **L'invasion.** — *Alfred le Grand* (871-901), petit-fils d'Egbert, est un prince habile, courageux, très instruit pour son temps.

Il est d'abord vaincu par *Gothrun*, le terrible chef des Danois. Il court se cacher au fond de la Cornouailles, se met au service d'un pauvre bûcheron, qui le condamne aux plus rudes labeurs : la religion console le roi fugitif dans son infortune.

Les Danois qui mettent le pays à feu et à sang, exaspèrent les Anglo-Saxons : Alfred revient à leur tête et gagne la bataille de "E-thandun" (878) : *Gothrun* se fait chrétien.

L'Angleterre délivrée et en paix, ce grand prince lui impose *des lois* très sages : le pays est divisé en comtés ou *shires* ; — le jugement des accusés se fait par *douze jurés* (origine du *jury*) ; — des milices, *centaines* et *dizaines*, sont établies dans les bourgs sous les ordres du *bailli*, dans les campagnes sous ceux des *ealderman* ; — l'école d'Oxford et la bibliothèque sont fondés pour encourager les lettres et les sciences.

En mourant, il laisse ces mots dans son testament : "Les Anglais doivent être libres comme leur pensée."

3. **Les successeurs d'Alfred le Grand** (901-1016).

a) *Edouard* (901-25), fils du précédent accroît la prospérité du royaume, et remporte d'heureux succès contre les Danois.

b) *Athelstan* (925-41), son fils, prit le titre de roi des Anglais, triomphe aussi des Danois à "Brunanburgh" (937), entretient des relations suivies avec la France, l'Allemagne, l'Ecosse: sa sœur, la princesse *Ogive* devient reine de France, en épousant *Charle le Simple*.

c) *Edmond* (940-55) son frère, est vaincu par les Danois, pendant que son frère *Edred* venge son assassinat sur *Eric* de Danemark.

d) *Edwy* (955-59) est un roi sans mœurs et sans intelligence des affaires. Il prive de tous les honneurs de son rang, sa mère, la reine *Edgine*, protectrice des affligés et nourrice des pauvres.

*Saint Dunstan* (924-88), prélat d'Angleterre, qui reproche au roi sa conduite désordonnée, est exilé en Flandre. Les grands déposent le roi et donnent la couronne à Edgar, son frère.

e) *Edgar le Pacifique* (959-75) maintient le calme au dedans et au dehors; il fait fleurir la religion, la justice et les lois. *Saint Dunstan*, rappelé de l'exil, devient archevêque de Cantorbéry et exerce un zèle éclairé pour la discipline, des vertus éminentes et extraordinaires.

*Edouard II* est martyrisé, en 975.

f) *Ethelred II* (975-1013), fils d'Edgar, établit l'impôt du "Dane-geld," pour payer tribut aux pirates Danois.

Puis, il fait massacrer tous les Danois dans ses Etats, le jour de la Saint-Brice (13 nov. 1002). *Suénon*, roi de Danemark, débarque avec une armée nombreuse, promène partout le pillage, l'incendie, la mort.

*Saint Elphège*, archevêque de Cantorbéry, refusant aux vainqueurs les trésors de son Eglise et des pauvres, est massacré dans une orgie. — *Ethelred* est détroné et se réfugie auprès de *Richard II*, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur, *Emma*.

Son fils, *Edmond Côte de Fer*, lutte jusqu'à sa mort (1016) contre *Suénon*, contre son fils et successeur *Canut*.

#### 4. La domination danoise (1016-41).

a) *Canut le Grand* (1017-36) épouse *Emma*, veuve d'*Ethelred*; il règne à la fois sur l'Angleterre, le Danemark, la Norvège. Converti au christianisme, il pacifie le pays, donne à ses sujets l'exemple des vertus, fait un pèlerinage à Rome, et établit un impôt annuel qu'il nomme "le Denier de Saint Pierre."

L'on cite de lui cette belle parole: "Je n'ai nul besoin d'argent obtenu par des moyens injustes."

b) *Harold I et Hardi Canut* (1037-40), ses deux fils, lui succèdent; mais leurs dissensions préparent la chute de la dynastie danoise et la délivrance de l'Angleterre.

Le second fils d'*Ethelred II*, *Edouard*, est rappelé de Normandie et proclamé roi par les Anglo-Saxons.

#### 5. *Edouard III le Confesseur* (1041-66).

Edouard est secondé par le comte *Godwin*, saxon d'origine, qui devient son beau-père. Il travaille à affermir la paix, les lois et la religion, se distingue par ses vertus et par sa piété.

Un grand nombre de Normands l'avaient suivi : il leur confie tous les emplois. *Godwin* s'en froisse, tombe en disgrâce, et, « sa mort, son comté passe à son fils *Harold* (1053).

Le règne d'Edouard n'est troublé que par une expédition contre *Macbeth*, usurpateur de la couronne d'Ecosse.

Le saint roi meurt vénéré et regretté de tous ses sujets. On célèbre sa fête le 13 octobre.

(A suivre.)

### ART. III. — La Littérature grecque.

*Notions préliminaires.* (Suite, V. p. 20.)

#### V. — Caractères généraux.

La littérature grecque revêt trois caractères généraux, qui lui valent une place d'honneur dans la galerie de l'histoire des productions de l'esprit humain ; elle est à la fois *nationale*, — *originale*, — *régulière*.

1. **Nationale.** En Grèce, tous les arts sont nés au pied des autels, et la poésie y exprime, avant tout, des pensées et des sentiments religieux. La divinité préside aux gloires ou aux malheurs de la nation. La littérature grecque a, dans la suite, gardé cette destination.

La poésie *lyrique* chante les dieux et les vainqueurs ; la poésie *dramatique* exprime, dans les chœurs, l'intervention de la divinité qui console le malheur, châtie le coupable ; la poésie *épique* nous montre dieux et déesses en relations constantes avec les hommes et les héros. — Et ces dieux, les poètes ne les ont pas inventés à plaisir, mais ils les ont trouvés dans les traditions nationales.

Les *sujets* traités sont nationaux : le lyrisme chante les héros, leurs prouesses, dans les stades ou sur les champs de bataille ; l'épopée exalte les hauts faits des ancêtres et leurs exploits ; le drame montre le patriotisme triomphant des invasions... et les drames sont composés pour les fêtes publiques, en vue d'enflammer par la résurrection de la gloire passée, l'ardeur de l'enfance et de la jeunesse.

2. **Originale**, moins, sans doute *dans le fond* même des idées, des traditions que les Grecs ont apportées d'Asie, recueillies en Phénicie et en Egypte.

Mais ils sont originaux *dans la forme*, puisqu'ils ont créé, non empruntés, des moules pour les genres à traiter. D'où il suit que les genres sont nés de leur génie ; ils ont su plier les lois littéraires

à leurs instincts, contrairement aux Latins et aux Français qui ont plié leurs instincts aux lois : et combien les lois nous gênent !

3. **Régulière.** L'on conçoit aisément que, dès lors, les genres sortent les uns des autres : des hymnes religieux et héroïques naît le récit épique, puis le *lyrisme*, plus tard, genre tout voisin de l'*épopée* par le rythme ; et le *drame* n'est guère qu'une combinaison des deux.

Quant à la prose, avec Hérodote elle est encore une sorte de poésie épique ; la raison équilibre l'imagination et tire des œuvres des aèdes l'*histoire*, l'*éloquence*, la *philosophie*.

Aucune littérature de l'Occident ne présente cette efflorescence régulière.

#### DIVISION DE LA LITTÉRATURE GRECQUE.

Elle peut se ramener aux divisions suivantes :

- I. **Période des hymnes** (*l'imagination domine.*)
- II. " **épique ou ionio — dorienne.**
- III. " **attique** (*équilibre de l'imagination et de la raison*)
- IV. " **alexandrine** (*imagination absente ; raison critique*).
- V. " **chrétienne** (*intervention de la foi.*)

#### I. — Période des hymnes.

##### I.—Hymnes religieux.

La poésie naquit au nord de la Grèce, entre la Thessalie et la Macédoine, entre la vallée de Tempé et le mont Piéros, où s'élève au centre l'Olympe, montagne restée fameuse. Là, en Piéride, se développa et prit racine le culte des *neuf Muses*, vénérées comme déesses des sources qui descendent de l'Olympe, culte qui s'introduisit plus tard en Béotie, au pied du mont *Hélicon*.

Dans la suite, chacune des neuf sœurs est considérée comme présidant aux arts libéraux : **Clio** à l'histoire, **Calliope** à la poésie héroïque, **Melpomène** à la tragédie, **Thalie** à la comédie, **Polymnie** au lyrisme, **Erato** à la poésie amoureuse, **Euterpe** à la musique, **Therpsychore** à la danse, **Uranie** à l'astronomie.

La légende a consacré le nom de certains poètes, sortes de prêtres en même temps : le nom d'Orphée, Linos, Musée, Eumolpe, Pamphos. Ont-ils jamais existé?... On cite encore Chrysothémis, Philammon, Thamyris.

Les uns et les autres chantèrent, au nord, les Muses ; au midi, la gloire du dieu d'Apollon : poésie sacrée des cérémonies rituelles qu'ils accompagnaient sur la cithare à trois ou quatre cordes.

##### II.—Hymnes héroïques.

A cette époque reculée apparaît aussi le culte des *héros* — fils d'un mortel et d'une déesse, ou réciproquement — ancêtres glorieux divinisés par la reconnaissance de leurs descendants prétendus.

Ici, les poètes es nomment *aèdes* (*chanteurs*). — Démodocos et Phénicos sont connus par l'Odyssée d'Homère.

La guerre de Troie fut le point central de ces hymnes nationaux, où l'élément narratif et descriptif déborde et submerge l'élément lyrique, présageant ainsi l'épopée prochaine.

### III.—Hymnes populaires ou chansons.

Les chansons, partout et toujours si familières aux peuples, sont l'expressions naturelle de leurs idées, de leurs sentiments, de leurs émotions diverses, en face des spectacles de la création, des scènes de la nature, des événements de la vie humaine. — Ces poèmes portaient diverses dénominations :

Le *linos* se chantait au temps des vendanges — et s'appliqua, dans la suite, aux cantilènes gaies ou mélancoliques.

Le *peân* était un chant de triomphe, d'allégresse — et devint plus tard un hymne guerrier.

Le *thrène* était un chant de deuil, au moment des funérailles, motif plaintif et lamentations sur le défunt.

L'*hyménée* ou chant de joie s'entonnait à l'heure où la fiancée était conduite de la maison paternelle à celle de son époux.

(A suivre.)

## EMPRUNTS DU FRANCAIS AU GREC.

### I. — Les Noms de nombre.

2<sup>e</sup> *Dis, di* : deux fois (lat. *bis*).

1. **Dilemme** (*lemma*, chose prise) : proposition "prise, établie" d'abord, pour préparer la démonstration d'une autre ; argument qui ramène à deux alternatives tous les cas possibles et force à en tirer des conclusions, défavorables à l'adversaire. Ex. : "Ou il y a un Dieu, ou il n'y en a pas."
2. **Diphongue** (*phongos*, son) : réunion de "deux sons" (voyelles, qu'on prononce dans une seule émission de voix : "joie."
3. **Diptyque** (*ptukos*, plié) (s. m.) : réunion de "deux" tablettes, pouvant "se replier" l'une sur l'autre ; *p. ext.* : tableau, bas-relief, recouvert par un volet, dont la face intérieure forme, elle aussi, tableau ou bas-relief.
4. **Distique** (*stichos*, ligue d'écriture, vers) : réunion de "deux vers" formant un sens complet — (en grec et en latin : un hexamètre et un pentamètre).
5. **Diplôme** (*diplōō* doubler, mettre en double) : chose pliée en deux, en deux feuillets ; — *autrefois* : pièce officielle, pliée et scellée, émanant d'un souverain, concédant un droit, un privilège ; — *auj.* : pièce délivrée par une Université, conférant un titre, un grade.

6. **Diplomatique (la)** : science qui a pour objet de déchiffrer les diplômes, les titres anciens, d'en vérifier l'authenticité, l'intégrité, et qui s'enseigne à l'*Ecole des Chartes*.
7. **Diplomatie** : Science des rapports internationaux ; puis, art des négociations ; par suite, tact, finesse, habileté.
8. **Diplomate** : personnage ainsi nommé, parce que les instructions d'après lesquelles il agit sont comme des diplômes, émanés du prince qui l'accrédite. *Le corps diplomatique*, l'ensemble des ambassadeurs et ministres étrangers accrédités auprès d'un gouvernement.

3° *Tris, tri* : trois fois.

1. **Tricyclo** (*kuklos* : cercle, cycle) : velocipède à trois roues.
2. **Trilogie** (*logos* : discours) : action dramatique comprenant trois pièces unies entre elles. Ex. : Œdipe-roi, Œdipe à Colonne, Antigone. (Sophocle).
3. **Trinôme** (*nomos* division) : quantité algébrique composée de trois termes.
4. **Triptyque** : tableau sur trois volets dont deux se replient sur celui du milieu.

4° *Tetra* pour *tettara* : quatre.

1. **Tétrarchie** : division d'un Etat en quatre sections administratives. — **Tétrarchat, Tétrarque**.
2. **Trapèze** (*tra = tétra* ; *peza* : pied, plante du pied) : table à quatre pieds, —quadrilatère ayant deux côtés inégaux et parallèles.

(A suivre.)

#### ART. IV. — A Mgr Duhamel. (Suite)

N. B.—A corriger, p. 17, vers 8 ; " sans pain " ; vers 22 : " Elevèrent la voix " ;—p. 18, vers 27 : " prêtant l'oreille aux avertissements."

### III.

Grâce à la loyauté que ces fervents apôtres  
 Avaient enracinée au fond du cœur des nôtres,  
 Albion conserva le plus brillant fleuron  
 Qui jamais resplendit à son auguste front.  
 Un peuple nouveau-né, menacé du naufrage  
 Sut rester à son poste et conjurer l'orage ;  
 Et ce peuple, arraché par miracle au péril,  
 Comme autrefois l'enfant Moïse sur le Nil,  
 Ne veut, pour lui montrer sa route, d'autres guides,  
 Sur les bords du grand fleuve et des grands lacs limpides,  
 Que les soldats du Christ. Et ces preux constamment  
 Emportés par le zèle et par le dévouement,  
 S'enfoncent sous les bois, suivis de bras robustes,  
 Pour qui nos pins géants ne sont que des arbustes,

Et sous l'acier sifflant de ces hommes de fer  
 La vaste forêt croule avec un bruit d'enfer,  
 Et partout où dormait la solitude vierge,  
 Un hameau se profile, un blanc clocher émerge...

Le poète associe avec grâce la *description* à la *narration* : c'est l'histoire mise en vers épiques, vers ample, drapé de majesté et de noblesse... Si l'on voulait traduire en prose ces vers, l'on en sentirait tout de suite la beauté, l'éclat, a valeur.

## IV.

Parfois un des prélats dont nous sommes si fiers  
 Quitte un instant nos bords et traverse les mers :  
 Il va fouler les champs radieux et prospères  
 D'où sont venus jadis ceux qui furent nos pères,  
 Et prosterner son front auguste et vénéré  
 Sur le sol que le sang de Jeanne a consacré.  
 Au pied des monuments de France et d'Italie,  
 Dans un rêve extatique il se plonge et s'oublie ;  
 A des sources de foi, d'espérance et d'honneur  
 Il rafraîchit son âme, il retrempe son cœur,  
 Il savoure le pur parfum de la prière.  
 Sous les lambris du Louvre ou les arcs de Saint-Pierre,  
 Avidé d'idéal, il grise son regard  
 De tout l'enivrement prodigieux de l'art ;  
 Il puise au Colisée, à la Sainte-Chapelle,  
 Dans la Ville-Lumière et la Ville-Eternelle,  
 Eblouissant ses yeux de leur rayonnement,  
 Une nouvelle ardeur, un nouveau dévouement,  
 Pour veiller et prier pour son troupeau qui prie,  
 Pour aimer et servir l'Eglise et la patrie.

Des généralités l'auteur passe au *fait* : le voyage à Rome de Mgr Duhamel. Si l'on observe de près, on remarque qu'il y allie le physique et le moral, l'art et la religion : M. Chapman est un barde chrétien avant tout, d'une doctrine pure, irréprochable en morale et en conceptions artistiques. Ce passage est remarquable par les *antithèses* et par l'*élévation* des pensées.

(A suivre.)

## ART. V. — Littérature Canadienne.

*Préliminaires.*

La littérature canadienne, jeune encore et débordante de sève, ne saurait être étudiée avec justesse et avec impartialité, en dehors des influences qui l'entourent. Comme en Grèce, à Rome, en France, et ailleurs, elle a germé, grandi, et elle s'est développée sur un sol, sous un climat, par un idiome, avec des conditions de talents

et l'épanouissement de facultés, qu'il convient d'examiner avec attention et avec sympathie.

Reconstituer préalablement l'action des milieux, des circonstances historiques, depuis l'origine jusqu'à notre époque, paraît être un procédé propre à éclairer la voie pour les investigations, pour les jugements, pour l'appréciation des genres, pour les conclusions finales.

### I.—Les origines.

Le peuple canadien — et acadien — est originaire des régions occidentales de la France. Si l'on imagine une sécante, qui prend le département du Nord (Lille) pour point de départ et qui se prolonge, avec quelques fléchissements ou courbures, jusqu'au pays de Gascogne et des Basques, l'on aura délimité la superficie du pays des ancêtres. Il est, ce semble, à l'appui de cette observation, deux raisons qui nous paraissent péremptoires.

L'une, c'est que les peuples riverains de la *Mer du Nord*, de la *Manche*, de l'*Atlantique*, ainsi que leurs voisins immédiats dans la profondeur des terres, ont pris d'assaut la mer du XVI au XVIII siècle, poussés par des mobiles et des aspirations diverses: ce qui est naturel en soi d'ailleurs.

L'autre, c'est que les noms de famille trahissent le pays d'origine des premiers et des derniers colons français, suivant la délimitation qui précède: leur généalogie témoigne irrécusablement en faveur de l'assertion.

Il n'est pas douteux, d'autre part, que les divers groupes de régiments, envoyés pour la défense de la colonie et qui devinrent colons en grand nombre, accusent une origine plus complexe, soit qu'ils vissent du centre ou de l'est ou du midi de la France.

### II.—Le pays.

Le Canada, de l'Ile du Prince-Edouard au Manitoba, offre une configuration qui n'a rien à envier à aucun pays au monde. Plus encore que la Grèce, l'Italie, la France, son sol et ses aspects sont de nature à remuer l'âme, à impressionner les sens, à provoquer le jeu intense des facultés moyennes et supérieures.

Le Saint-Laurent et ses rives, les Laurentides et leurs ramifications, les collines et les pics, les forêts immenses et les larges artères qui arrosent les plaines, les lacs, les vallées et les champs en culture, les golfes, les fles grandes et petites, les baies et les anses, la mer et ses grèves, l'Océan que sillonnent les steamers ou la voile blanche des pêcheurs, tout est propice à l'inspiration, à la peinture des scènes de la nature, à l'enthousiasme poétique et littéraire.

Et ce n'est qu'un coin du grandiose tableau, dont les perspectives s'étendent au nord, dans les savanes de l'ouest que surplombent les Rocheuses, dans la pittoresque et ravissante Colombie que

baignent les flots et qu'attiédissent les brises douces et salées du Pacifique.

### III.—Le climat.

C'est sous un ciel superbe, en été, que s'éveille et s'endort le Canada. S'il n'a point le ciel serein, le radieux soleil de l'Italie et de la Grèce, il en ignore les humides brouillards, ainsi que les rafales pluvieuses de la France.

Sans doute la saison des neiges et des glaces est longue et monotone; mais combien pittoresque et majestueuse dans le silence des plaines, des fleuves, des lacs, dans l'abattis des forêts secondaires!

Au printemps, la nature s'active; et en quelques semaines, sous la chaleur forte et hative, la flore, la faune verdit et fleurit comme par une sorte d'incantation féerique. Les scènes se mouvementent à travers des paysages plantureux de végétation. En un clin d'œil, la saison chaude fait oublier l'hivernage somnolent et prépare l'arrière-saison où la verdure se métamorphose en teintes si bien nuancées.

Un tel climat est suggestif, puisqu'il modifie les panoramas à sa fantaisie, et nulle contrée n'est plus apte à échauffer la verve des poètes, à juxtaposer les couleurs sur la palette, à exalter l'imagination, à émouvoir la sensibilité des écrivains.

### IV. — La langue.

Elle monta sur les voiliers de Cartier et de Champlain, de Mgr de Laval, de la Mère Marie de l'Incarnation, des Religieux Jésuites et Récollets... C'est encore l'idiome du XVI siècle, la langue de saint François de Sales, avec un bouquet de vieux terroir, une saveur d'agrément, mêlé de grâce naïve, d'aisance sobre, de force mesurée.

Puis, elle apparaît, dans la seconde moitié du XVII siècle et au suivant jusqu'à 1763, avec les caractères de la belle langue classique, faite de raison et de justesse, de vérité et de naturel, d'imagination et de sensibilité modestes et réservées, de tact et de bon goût. Ces notes lui restent toujours, chez les écrivains de race, même sous la domination anglaise, et jusque dans la bouche du peuple, de celui qui vit à l'abri du contact immédiat avec l'idiome britannique.

Dans une troisième phase, moderne ou contemporaine, la langue des écrivains se colore, paraît plus fraîche et plus odorante; elle s'est accommodée à la réforme romantique, avec un discernement et une souplesse qui, loin de la déparer, lui donne des airs de jeunesse et de verdure. Puisse-t-elle garder ce tempérament, qui décèle à tous un équilibre si estimable, entre le romantisme outré et le classique trop incolore ou desséché!

(A suivre.)

## ART. VII. — Devoirs d'élèves.

## I.—Mon idéal de la conversation.

(Corrigé.)

Il semble, de prime abord, que la **conversation** n'est qu'un passe-temps sans importance, un échange de propos sans dessein; mais si nous considérons (si l'on considère) la fréquence de son usage et les conséquences qu'elle peut entraîner, la conversation paraît (devient) digne d'attirer l'attention. Elle est en effet de tous les jours, elle met en relation les personnes des conditions les plus variées; c'est elle qui donne à l'homme le moyen (qui permet) de communiquer (d'échanger) les idées et les expressions. De là découle pour chacun (D'où) la nécessité d'apprendre à bien employer le don de la parole, dont on abuse tant que l'apôtre saint Jacques a pu dire (dont l'abus est condamné par ces mots de...): "Celui qui ne pêche pas par la langue est parfait."

Que de vertus, au contraire, se peuvent pratiquer dans la conversation! La charité, qui en est la reine, s'exerce tout naturellement par l'amabilité qui se prête à tous.

Nous devons chercher à faire ressortir les autres, plutôt que vouloir nous placer en avant pour briller par notre esprit et nos saillies ("Trop de verbes": Faire valoir autrui et s'effacer soi-même: c'est l'art de plaire; ou encore: La modestie, c'est l'art de plaire) Non pas qu'il faille, sous le prétexte de l'humilité, se rendre sotte à plaisir; nous le sommes assez par nature, dit sainte Tère, sans augmenter volontairement notre bêtise (*mettes*: sans vouloir l'être par grâce). Gardons le naturel et la simplicité. Laissons-nous guider par le cœur, qui enseigne la délicatesse et la bienséance.

Il faut toujours s'abstenir des traits d'esprit qui s'exercent contre le prochain. Il en est qui prennent exemple sur Célimène et trouvent un malin plaisir à humilier à leur façon leurs connaissances; les personnes même qu'elles viennent d'appeler amies n'échappent pas longtemps aux flèches de leur satire.

Je ne parle pas de la calomnie, du mensonge, d'autres défauts de langue, qui sont à bannir sévèrement de la conversation.

Aimez-vous la discrétion? Rien de plus fâcheux, de plus dangereux que la personne qui raconte à tort et à travers tout ce qu'elle sait ou croit savoir. Le bavardage inconsidéré est une cause de dissensions, de rancunes, de vrais préjugés...

En résumé, savoir donner à la conversation un tour utile, et, sans paraître conseiller autrui, relever le niveau des idées, des sentiments, du langage, voilà une noble ambition, digne d'une femme intelligente. C'est une mission que l'on exerce, et qui produit des fruits heureux: c'est mon idéal de la conversation.

## II.—Etude littéraire sur "Le Malade imaginaire."

Molière n'aimait pas les médecins. Ils ont été l'objet constant de ses plus vives hostilités. Sans compter les escarmouches, il leur a livré jusqu'à cinq batailles rangées. En songeant à sa dernière comédie, "le Malade imaginaire" on peut dire qu'il est mort en les combattant. Cet acharnement contre la médecine peut facilement s'expliquer. Molière était malade; les médecins ne pouvaient ni le guérir, ni même le soulager. De là les attaques satiriques et parfois pleines d'amertume et de méchanceté du comédien contre les médecins. Il n'y va pas par quatre chemins. Dans les pièces où il ridiculise la médecine, ce ne sont pas les personnages qui parlent: c'est le poète avec un sourire malin, qui lance ses traits à bout portant. Souvent même, sa chaleur l'emporte; de longues tirades trahissant une haine profonde prouve que l'auteur n'est plus maître de lui. Il s'écarte de son but; au lieu d'être comique il est satirique. C'est une thèse personnelle qu'il soutient. Il faut avouer que Molière avait peut-être raison de mettre les médecins sur la scène. Malgré l'utilité réelle de la médecine et le mérite supérieur de plusieurs de ceux qui l'ont cultivée, les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle étaient meilleurs par leurs paroles que par leurs actes. Aujourd'hui, il n'en est pas ainsi; la médecine a fait des progrès et discs même, pour ne froisser personne, que nos médecins possèdent une science réelle. Mais puisque nous étudions Molière, reportons-nous au XVII<sup>e</sup> siècle, et convenons avec lui, qu'à cette époque "l'habit faisait le moine" dans l'art de la médecine et dans bien d'autres.

La pièce dans laquelle Molière a le plus ridiculisé la médecine est "le Malade imaginaire." Si le premier but du grand poète comique était toujours de faire rire, dans cette comédie du moins, il visait un second but: ridiculiser les médecins. On dit que courir deux lièvres, c'est s'exposer à n'en attraper aucun. Molière a fait mentir ce dicton populaire. D'une part 'le Malade imaginaire' est assaisonné d'un comique vif, saillant, énergique, divertissant au plus haut degré: le premier but de Molière était atteint. D'autre part, l'observateur a si bien tiré parti du charlatanisme dont se pare trop souvent la médecine, et du pédantisme qui chez les médecins du XVII<sup>e</sup> siècle servait d'enseigne à la science, qu'il a fait rire des médecins et qu'il a jeté dans l'esprit des spectateurs une certaine méfiance contre une science trompeuse et feinte. Le second lièvre était pris. Molière faisait d'une pierre deux coups. Il amusait aux dépens des médecins et infligeait à leur réputation et à leur crédit des blessures incurables.

"Le Malade imaginaire" ne saurait être comparé aux chefs-d'œuvre de Molière. C'est pourtant un chef-d'œuvre, mais d'une classe à part: il est un résumé de tout le théâtre du grand poète. Il consiste dans un heureux mélange de tous les genres de comédies.

On y trouve d'abord la comédie de caractère : Argan est peint de main de maître ; tout pivote autour de lui. Mais comme son défaut est moins ordinaire que celui d'Alceste, de Tartufe, d'Harpagon, la peinture n'en est ni aussi vivante ni aussi frappante. "Le Malade imaginaire" se rattache en second lieu, à la comédie de mœurs : Molière y représente les usages, la manière de vivre et de parler d'un coin de la société ; l'étude des mœurs y est parfaite. Enfin cette comédie côtoie aussi la farce : dans certaines scènes comme celle de la prétendue mort d'Argan et celle où Toinette remplit le rôle d'un médecin célèbre, c'est la bouffonnerie qui domine. Il résulte de cette fusion de tous les genres de comédie, qu'il fallait être Molière pour y réussir. Quant à la valeur, "le Malade imaginaire" ne peut lutter avec Tartufe, l'Avare, le Misanthrope. Les chances ne sont pas égales. Dans les dernières, le psychologue a poussé si loin l'étude des caractères qu'il est impossible d'aller au-delà. La première, en raison même du mélange dont elle se compose, interdisait au poète une étude approfondie. D'ailleurs, en se reportant aux circonstances, on verra que Molière faisait une pièce de canaval. Son ambition était donc de faire rire et non de produire une œuvre de grand art. Mais il ne faisait jamais rire dans le simple but d'amuser. Son génie visait toujours un autre but : instruire. Voilà pourquoi l'on reconnaît dans "le Malade imaginaire" l'auteur du Tartufe, du Misanthrope, de l'Avare.

Le sujet du "Malade imaginaire" sort du caractère même d'Argan. Malade, ou plutôt se croyant tel, il veut guérir. Avoir un médecin dans sa famille serait le meilleur moyen de se faire bien soigner. Comme sa fille Angélique est en âge d'être mariée, il veut qu'elle épouse M. Thomas Diafoirus, un médecin. Angélique est loin de partager l'opinion du bon papa. Déjà ses yeux se sont posés sur un certain Cléante : elle l'aime. Une lutte s'engagera entre le père et la fille. Qui sortira vainqueur ? Voilà le sujet. Des personnages, les uns par de vils motifs d'intérêt prêtent main forte à Argan ; les autres, vrais amis guidés par le bon sens soutiennent Angélique.

Le défaut d'Argan, quelque invraisemblable qu'il paraisse, n'est pas étranger à l'humaine engeance. Il est vrai que Molière a forcé la peinture. La perspective théâtrale veut de ces proportions un peu fortes, de ces traits chargés, de ces teintes vigoureuses. Par l'effet de l'éloignement, ces coups de pinceau larges et nombreux, forts et saillants, pâlisent et ne présentent que des couleurs véritables. Molière avec un tact subtil s'est servi de cette mesure précise, qui, de l'exagération de l'art fait sortir la vérité de la nature. Le travers d'Argan semble moins ordinaire que celui d'Alceste, de Tartufe, d'Harpagon, de M. Jourdain ? Il n'en est rien. Qui de nous ne connaît pas dans son entourage, de ces personnes douillettes, comme on dit, qui sont toujours à se plaindre de quelque malaise. Pour la

meindre indisposition elles mandent le médecin. La peur d'être malade, c'est une maladie; car elle rend, véritablement malades les personnes qui en sont affectées. Dans son héros, le profond observateur qu'était Molière, a réuni les malades imaginaires de tous les pays, de tous les siècles. Né malade, Argan vit malade et... mourra malade. Il est persuadé qu'il a toutes les maladies: s'en découvre-t-il une nouvelle? depuis longtemps il en est attaqué. Sa pensée continuelle est pour sa chétive santé. En raison même de son défaut résulte chez lui un égoïsme extracrdinaire. Lorsque sa santé est en question, tout le monde doit s'imposer les sacrifices les plus amers. Sa fille devra immoler les plus belles espérances, renoncer aux rêves les plus doux, prendre un mari autre que le choix de son cœur, se condamner à vivre avec un homme détestable et détesté, et cela, pour mettre un médecin près de lui. Quand on lui dira: "Mais votre fille doit épouser l'homme qu'elle aime; c'est pour elle qu'elle se marie et non pour vous," il répondra avec le plus grand sang-froid: "Une fille doit avant de songer à son bonheur, s'occuper de celui de son père. Angélique doit vouloir ma guérison. Eh bien! qu'elle épouse un médecin. Je le veux. Si elle refuse sa main à M. Thomas Diafoirus, je la ferai religieuse." N'est-ce pas là l'égoïsme le plus déraisonnable? Le caractère d'Argan est la roue motrice de l'action. Angélique serait bonne, soumise, respectueuse, si son père n'était pas insipide, injuste, barbare envers elle. Oh! il aime sa fille, mais il aime d'abord sa santé.

A côté du malade imaginaire, se trouve en premier lieu Béline. Elle est la seconde femme d'Argan. La méchanceté, voilà son trait caractéristique. Elle flatte Argan dans tous ses désirs et le soigne avec une feinte tendresse; se sont ses moyens d'atteindre la bourse. Ennemie déclarée d'Angélique, elle caresse l'espoir de voir celle-ci rentrer au couvent. Habile autant que vile et basse, elle engage son mari à persister dans le dessein de marier Angélique à Thomas Diafoirus; d'autre part elle est certaine que jamais Angélique ne consentira à cette union et alors... le couvent: puis Béline restera seule en présence des écus. Ses plans, quelque bien combinés qu'ils soient, avorteront. "On trouve toujours plus rusé que soi," dit le proverbe. L'habile intrigante se laissera prendre au piège que lui tendra l'ingéniosité d'une servante.

Le groupe des prétendus amis d'Argan compte ensuite M. Diafoirus, le père. C'est le médecin vantard, charlatan, puissant en paroles, nul en science, que Molière a voulu mettre sur la scène. Son crédit auprès d'Argan est immense. Il en profite pour exploiter le malade et le tenir dans sa maladie. Son fils, Thomas, est digne de lui. Remarquable par sa niaiserie, il se croit rempli d'esprit. On voit encore parmi les exploités: M. Purgon, riche médecin, oncle de Thomas Diafoirus, et d'autant plus ridicule qu'il affecte une science profonde et une éloquence peu commune; M. Fleurant, apo-

thicaire qui exerce ses fonctions avec un soin jaloux et une rare exactitude; M. Bonnefoy, notaire qui en dépit de son nom ne se fait aucun scrupule d'éluder les textes de la loi.

Parmi les personnages qui aiment véritablement Argan, nous voyons d'abord Angélique. Bonne, respectueuse, dévouée, sincère, elle aime son père. Sa ressemblance avec Henriette et Eliante est frappante. Si elle a été quelque peu coupable de se révolter contre son père, elle efface complètement sa faute par son chagrin véritable en apprenant la mort d'Argan. Angélique a une petite sœur toute jeune encore: Louison. Celle-ci racontera naïvement à son père les relations entre sa grande sœur et Cléante. Quant au dernier, c'est un jeune homme parfait. C'est lui qui ferait meilleure figure parmi les amants du théâtre de Molière. Béralde, frère du malade imaginaire, joue le même rôle que Cléante dans le Tartufe. Il est de la même famille qu'Ariste dans "Les Femmes savantes" que Philinte dans "le Misanthrope." Reprendre Argan de son entichement pour les médecins, lui rappeler qu'il ne doit pas marier sa fille là où son inclination ne la porte pas, le mettre en garde contre les flatteurs, c'est ce à quoi il s'occupe.

Reste encore Toinette, servante parfaite, l'une des plus belles créations de Molière. Elle laisse, loin derrière elle, Dorine servante d'Orgon, Martine servante d'Harpagon. Au bon sens elle joint la finesse de la ruse. Depuis vingt ans au service d'Argan elle connaît son homme. Elle aime son maître mais d'un amour vrai. Jamais la flatterie ne parlera par sa bouche. Dans la maison, elle fait partie de la famille et agit en conséquence. Son ascendant est immense. S'interposer entre le père et la fille, lui sera fort naturelle. Comme elle aime Angélique, dont elle a guidé les premiers pas, elle prendra sa défense, plaidera sa cause. Par ses répliques franches, rudes, pétillantes de verve gauloise, débordantes de bon sens, elle déconcertera Argan. Il ne dépecera pas les armes, mais il sera vaincu. A la fin, n'ayant d'autre moyen de réussir, Toinette aura recours à une arme redoutable entre ses mains: la ruse. Elle tendra si habilement ses fils que tous y seront pris. Argan, que des paroles pleines de bon sens n'avaient pu arracher à ses erreurs, verra dans un lumineux reflet, le fond du cœur d'une femme qui le dupe, l'affection sincère d'une fille qu'il contraint à se révolter contre l'autorité paternelle. En face d'une confiance aveugle dans la médecine, les discours étaient impuissants; un tour ingénieux inventé par Toinette réussira à désabuser Argan. Grâce au talent, à l'adresse, à la sagacité d'une servante la pièce se terminera par un heureux dénouement. S'il est vrai de dire que l'action toute entière sort du caractère du malade imaginaire, il est aussi exact d'avancer que le fil de cette action est noué par Toinette. Il y a plus. La conduite et le dénouement de l'intrigue sont son ouvrage. Sans elle la situation deviendrait fort embarrassante; aucun autre personnage n'est en me-

sure d'apporter une solution. Les uns, tels que Béralde et Louison, n'ont pas l'influence nécessaire; d'autres, tels que Angélique et Cléante sont par leur position condamnés à l'inertie. Quant aux exploités, changer de conduite serait compromettre leurs intérêts. Telle que conçue la pièce nécessitait la présence de Toinette. Son rôle est prépondérant.

En ce qui concerne la moralité, personne n'osera se récrier contre "le Malade imaginaire." Toutes les comédies de Molière ont une moralité de thèse; la moralité de surface leur fait trop souvent défaut. Parfois c'est une scène plus ou moins risquée; de temps en temps un langage par trop libre. Ici ce sont des gauloïseries dignes de Rabelais et de Récgnier; là des bouffonneries légèrement obscènes, propres à engendrer le gros rire plutôt qu'à scandaliser. Dans "le Malade imaginaire" la moralité de thèse et la moralité de surface se donnent la main. La conduite d'Angéline n'a rien de choquant. N'a-t-elle pas raison de lutter contre un père qui veut la marier à un homme qu'elle déteste? En lisant la pièce on n'attache qu'une légère importance au manque d'obéissance à l'autorité paternelle. Argan est un personnage si ridicule, si insipide; son travers le rend si égoïste qu'on ne voit plus en lui le père. D'ailleurs, même dans sa résistance, Angélique reste aimante et bonne, respectueuse et ué- vouée. Son chagrin à la prétendue mort de son père rachète sa faute, si faute il y a dans sa conduite. Argan n'est pas puni, mais il est éclairé. Mérite-t-il une punition? Assurément non. Il était aveugle mais non pas méchant. Pour ce qui regarde les médecins, ils ont ce qu'ils méritent. Molière était un cœur généreux; il leur a donné plus que moins. Béline fait triste figure, n'est-elle pas punie? Pourquoi reprocher à un poète comique d'avoir peint la réalité? Des Bélines il en existera toujours. Molière nous dit: "Prenez-y garde." C'est la morale du bon sens. Il ne faut pas confondre le théâtre avec la chaire. Les personnages de Molière ne se corrigent pas, mais les spectateurs peuvent quand même profiter de la leçon.

"Le Malade imaginaire" sans être un parfait chef-d'œuvre met cependant en lumière tous les côtés du génie du grand poète comi- que; voilà le résumé de cette étude.

*Un élève du Juniorat.*

CH. LECLERC.

## N° V. — RELIGION ET MORALE.

### I. — "Le Mensonge du Pacifisme."

(V. p. 32.)

Mais ce qui est vrai d'une vérité que les pacifistes ne se lassent pas d'exploiter, c'est qu'assurément nous redoutons la guerre plus que ne faisaient nos pères; et c'est une question que de savoir s'il y a lieu de nous en féliciter. Car peu de gens ont aimé la guerre pour elle-même, et Napoléon ne mentait pas quand il protestait de son amour pour la paix. Il eût volontiers réalisé, lui aussi, l'objet de son ambition, quel qu'il fût, par d'autres moyens que la guerre, mais quand la résistance de ses adversaires ne lui en laissait pas d'autres, il usait évidemment de la guerre, en sa qualité de vainqueur d'Arcole ou d'Austerlitz, plus aisément que ne l'eût fait Louis XVI. Nous, Français du XX siècle, qui n'avons pas en nous les mêmes raisons de confiance que Napoléon, nous ne redoutons pas moins les conséquences de la guerre que l'horreur de la guerre même, et c'est précisément là-dessus que spéculent nos pacifistes.

Ils se rendent également très bien compte que, depuis 120 ans, les valeurs des choses ont changé. Le changement date du XVIII siècles. Nos pères mettaient au-dessus de la vie beaucoup de choses dont il faut reconnaître que nous faisons aujourd'hui moins de cas, la patrie, notamment, et l'honneur. J'entends bien là-dessus que nos pacifistes ne souffrent pas qu'on soupçonne leur patriotisme, ou qu'on les accuse d'avoir un faible sentiment de l'honneur national. Mais c'est eux-mêmes qui nous le disent: — "Il ne suffit pas d'être toujours prêt à défendre son pays, il faut aussi lui éviter les difficultés, les charges inutiles, et développer dans la paix ses forces, ses ressources, sa clientèle." Patriotisme et *business* ne sont donc pour eux qu'une même chose; la vraie patrie est celle où l'on fait le plus d'affaires; l'honneur national se mesure au chiffre du commerce extérieur!

Les charges inutiles sont le budget de la guerre. Et quant aux difficultés, leur moyen à eux de les éviter consiste à céder aussitôt qu'elles surgissent, à moins encore qu'on ne les étouffe, à force de complaisance et de soumission. Et, en effet, il y a un moyen très sûr d'éviter toutes les difficultés, qui sans doute naîtront de la rencontre de l'Angleterre et de la France, en Afrique ou en Asie, sur le terrain colonial; et ce serait que la France n'eût pas de colonies! Louis XV partageait en ce point l'opinion de M. Frédéric Passy, le Juif.

J'avoue que ce n'était pas ainsi qu'on entendait le patriotisme dans l'ancienne France; et, sur cet article, ce que nous reprochons

pour notre part aux pacifistes, c'est d'appeler mensongèrement du nom de patriotisme ce qui en avait jusqu'ici passé, et à bon droit, pour la négation. Le patriotisme n'est autre chose que la conscience qu'un peuple a de son individualité historique et morale, et de même que cette individualité ne s'est posée qu'en s'opposant, elle s'évanouit nécessairement dans le cosmopolitisme.

On ne peut pas être ensemble un excellent Français et un excellent Allemand; et, si on nous répond qu'à tout le moins peut-on être un excellent Européen, nous en doutons, puisque nous voyons qu'on ne l'est jusqu'ici, et on ne s'affirme tel, qu'à l'encontre du Japonais ou de l'Américain.

La propagande pacifiste ne peut pas ne pas aboutir à une profession d'internationalisme, dont le premier article est: la haine de l'armée!

Il faut que l'on sache et il faut qu'on le dise! Pouvons-nous être le "concitoyen de tout homme qui pense"? Mais nous ne pouvons pas être, en tout cas, son "compatriote." C'est pourquoi rien n'est plus dangereux que les sophismes à la Frédéric Passy. Lui et les siens ont trouvé l'art de dire des choses à la fois vides et dangereuses; ils se plaisent à entre-choquer des mots sonores.

(A suivre.)

N. B.—Nous le répétons—et pour cause—: les idées sophistiques ont cours autour de nous; il faut se mettre en mesure de renverser les assertions menteuses que propagent les Israélites internationalistes.

## II. — Discours de M. Deschanel.

(Conclusion.)

Oui, messieurs, telle est la loi de l'histoire. Ce sont toujours les bergers et les mages qui apercevront les premiers à l'horizon l'étoile nouvelle. Les causes profondes des grands changements humains sont ailleurs que dans les assemblées politiques et dans les cercles des lettrés; elles sont dans les aspirations des simples, des patients de toute sorte. Ce sont les déshérités de la terre qui toujours ont poursuivi le plus énergiquement l'idéal et qui ont réalisé le bien dont nous vivons. Ce sont les infiniment petits, au fond de la sombre mer des pauvres, qui fondent l'avenir.

Fort bien! Mais l'académicien oublie que c'est la religion du Christ qui, depuis XX siècles, enseigne les vertus aux "simples, patients, petits, pauvres." Pourquoi ne pas le dire? Il contate les effets et néglige l'investigation de la cause!...

La nature, à travers ses splendeurs, est prodigue d'iniquité. Le soleil a souri aux plus grands crimes; la mort frappe, en pleine

jeunesse, les plus grands cœurs. Tout, ici-bas, n'est que violence. L'homme lui-même ne subsiste que par une tuerie abjecte. L'extermination réciproque était la loi de l'humanité primitive comme elle l'est encore, comme elle sera toujours la loi de la nature animée.

Le récipiendaire semble se griser de mots : il constate les effets du péché originel, sans se douter qu'il voile un dogme. Qu'est-ce "la nature" inique, "l'homme qui tue ses semblables" ? Voilà le bout de l'oreille du pacifiste et de l'utopiste incrédule !

Cependant, durant des milliers de siècles, dans l'homme s'est formée la conscience, et du fond de la conscience a surgi lentement la justice, la charité.

Voici la darwiniste et le spencérien, l'évolutionniste libre-penseur ! C'est souverainement lamentable de voir un homme baptisé émettre de pareilles sottises... Quoi ! l'homme et son âme raisonnable, sortie-immortelle des mains de Dieu ont mis des "milliers de siècles" (qu'en sait-il, lui ?) à "se former la conscience," et "lentement la justice, la charité" ? ! Alors la conscience, la justice et les lois naturelles sont des produits humains ; et ceux qui ont vécu, durant ces siècles, ignoraient le mal moral, le juste, le dévouement !... Allons donc ! M. Deschanel nie Dieu et sa création : il préfère d'orgueilleuses et de creuses hypothèses !

Ni la justice, ni la charité ne sont dans la nature : elles sont la création de l'homme, comme le blé et comme la rose. La plante, l'animal, se parent, brillent pour l'amour ; la nature crée la beauté ; elle ne monte pas jusqu'au devoir, au sacrifice.

C'est pitié et honte d'écrire et de débiter de tels blasphèmes, de tenter de les habiller de couleurs littéraires : on n'est pas plus matérialiste, plus impie, plus naturaliste que l'académicien Deschanel.

C'est la justice pourtant et c'est la charité qui vivront, plus que tout le reste. La planète terre périra ; le système solaire périra ; tous les astres qui roulent dans l'espace périront, sous leur forme présente ; la matière dont ils sont faits ira se transformant et produira d'autres mondes. Une vie nouvelle sort des éléments dissous de la vie précédente. Le bonde physique est une vaste métamorphose.

M. Deschanel fait ici le prophète... transformiste ! Il se sert des paroles du Christ dans un dessein tout autre et dans une intention purement rationnelle et hypothétique : quelle cacophonie !

Il est de même du monde moral. Là aussi, tout se transforme ; là non plus, rien ne se perd. Mais la somme de bien qui est en lui et qui le fait vivre va toujours croissant, et, de plus en plus, l'emporte sur le mal. Le lent travail de perfection que poursuivent les êtres pensants et responsables agrandit l'ordre universel. Le moindre mouvement que le sage vient à faire suivant l'ordre profite à tout l'univers. "La vertu, dit Euripide, est le seul bien qui ne meure

pas avec l'homme." Une bonne action, une vie sainte sont, en un sens, éternelles dans leurs résultats. Le juste qui a apporté sa pierre à la construction immense a désormais sa place dans le temple. En concevant et en réalisant a justice, l'être, dont la dépouille vient du néant et va y rentrer, participe à l'éternel et à l'infini.

Tout ce paragraphe sonne faux d'un bout à l'autre : c'est un défi jeté en face à la morale civique et religieuse, car toutes les statistiques de criminalité, dans tous les pays, dénotent un affaissement effroyable dans la morale. Qu'est-ce que cela peut faire à la sérénité béate d'un académicien : il affirme, lui, la perfectibilité illimitée de l'humanité, il y croit : donc c'est vrai, même en dehors des influences religieuses, de la grâce et des sacrements ?..

Plusieurs abonnés ont demandé la reproduction des discours académiques : vont-ils être heureux et satisfaits ?..

